

Histoire de la philosophie

44 L'idéalisme de George Berkeley

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Bonjour. Nous souhaitons faire la connaissance de George Berkeley, philosophe britannique du XVIII^e siècle, et de son idéalisme. L'idéalisme au sens métaphysique.

Autrement dit, tout ce qui existe est de nature mentale, esprit immatériel. Afin de saisir sa démarche et ses motivations, permettez-moi tout d'abord d'évoquer son projet philosophique global. Et je tiens à préciser d'emblée qu'il était un homme très pragmatique.

Évêque de l'Église anglicane d'Irlande, il tenta de fonder une école pour les Amérindiens aux Bermudes, un projet qui n'aboutit jamais faute de financement et parce qu'il ignorait l'absence de source d'eau naturelle sur l'archipel, où l'eau de pluie était indispensable. Il s'installa donc à Newport, dans le Rhode Island, où l'on peut encore visiter sa maison. La Société Berkeley locale propose des visites guidées qui vous dévoileront tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Berkeley, sa vie, ses œuvres et son potager, et bien plus encore. Il s'intéressait notamment à la mise au point d'un remède à base d'eau goudronnée.

Tel était l'état de la médecine à son époque. Mais je précise cela pour montrer qu'il était un homme d'action, un militant engagé dans toutes sortes de projets sociaux. Et maintenant, je vais vous dire qu'il niait l'existence de la matière.

En réalité, un certain J.O. Wisdom a tenté une psychanalyse posthume de George Berkeley dans un ouvrage intitulé « Les Origines inconscientes de la philosophie de Berkeley ». Il y considère son expérience avec l'eau goudronnée et sa métaphysique idéaliste comme des tentatives tout aussi illusoires de trouver un remède miracle à nos maux physiques. Il préconise de les traiter par des médicaments et de nier l'existence de la matérialité. Telle serait, selon lui, la psychanalyse posthume de George Berkeley, fruit d'une aversion pathologique pour la saleté et l'excrétion.

Il faut prendre cela avec beaucoup de recul. En réalité, Berkeley était très préoccupé par le monde des idées de son époque. C'était une époque où le matérialisme était en plein essor.

Il ne s'agissait pas toujours du matérialisme plus tolérant envers la religion de Thomas Hobbes, mais souvent associé à l'athéisme. De plus, le déisme de l'époque reposait sur les fondements de la physique newtonienne. Car si la nature obéit à ses propres lois mécaniques immuables, alors un dieu intervenant activement et omniprésent dans la nature devient superflu.

Le déisme constituait donc la principale alternative religieuse au christianisme à son époque. Et tout cela préoccupait cet évêque érudit. Son projet était lié à cette question.

Alors, comment comptait-il s'y prendre ? En réalité, l'eau goudronnée n'est pas une solution. George Berkeley a donc examiné attentivement l'épistémologie de John Locke.

Vous connaissez l'histoire. L'esprit a pour objet de sa pensée ce qu'il est, la seule chose à laquelle il pense : les idées.

Idées de sensation et de réflexion. Idées de sensation impliquant des qualités primaires et secondaires. Les qualités primaires ont une certaine réalité objective dans la matière.

Selon Locke, le substrat de ces idées est quelque chose que nous ignorons. Mais l'essentiel est que certaines d'entre elles sont des représentations. Il s'agit d'une théorie représentative de la connaissance.

Représentations des objets matériels. Dès lors, la stratégie de Berkeley apparaît relativement simple : nier l'existence d'une représentation objectivement réelle de nos idées de qualités premières.

Vous verrez. Nier qu'on puisse franchir cette barrière cognitive et accéder à ce qui est extra-mental, hors de l'esprit... Locke pensait que c'était possible par inférence causale.

Quelle est la cause de mes sensations ? C'est précisément ce genre de question que Berkeley interroge. Ainsi, tandis que Locke est réaliste quant à la matérialité, Berkeley est ce que nous appellerions aujourd'hui un anti-réaliste de la matière, niant son existence indépendante.

C'est caractéristique, bien sûr, de l'idéalisme métaphysique. Car par définition, si un idéaliste affirme que tout ce qui existe est immatériel, alors rien de matériel n'existe. L'idéalisme est donc une forme d'anti-réalisme concernant la matière.

Et nous rencontrerons d'autres points de vue qui remettent en question la réalité de la matière et que l'on appelle le phénoménalisme. Le phénoménalisme affirme que tout ce que nous connaissons n'est qu'apparence des choses, comme les objets matériels.

Mais la question de l'existence réelle de la matière est une autre affaire. Le phénoménalisme. Or, si vous voulez, l'idéalisme est un sous-ensemble du phénoménalisme.

Autrement dit, l'idéaliste affirme que nous ne possédons que des idées, des apparences. La matière en tant que telle n'existe pas. C'est une forme de phénoménalisme.

Mais il existe d'autres formes de phénoménalisme que l'idéalisme. Nous verrons qu'Emmanuel Kant est une forme de phénoménalisme. Et, de façon caractéristique, tout l'idéalisme allemand du XIXe siècle est phénoménaliste.

Et les mouvements idéalistes qui ont fleuri en Europe et en Amérique à la fin du XIXe siècle, en fait, si l'on se penche sur les Anciens, Plotin, oui, vraiment, lui aussi était phénoménaliste car la matière n'a pas d'existence indépendante. Il y a des âmes, un monde d'idées, mais plus on descend dans la chaîne des émanations, dans la hiérarchie de l'être, plus on se rapproche du non-être, et là-dessous, il n'y a pas de substrat de réalité appelé matière. C'est le non-être.

La tradition platonicienne est donc potentiellement une forme d'idéalisme. C'est assurément une forme de phénoménalisme. Allons plus loin avec le projet de Berkeley.

Ce qui a favorisé l'essor du matérialisme, et par là même celui du déisme et de l'athéisme, c'est, involontairement de la part de Newton, la physique de ce dernier. Car ce que Newton affirme dans la physique mécaniste qu'il a systématisée en son temps, c'est la réalité indépendante, que nous en soyons conscients ou non, la réalité indépendante de la matière, de la force, de la puissance causale, de l'espace absolu uniforme et du temps absolu uniforme. Ce sont là les concepts fondamentaux et essentiels de la physique newtonienne, de la physique mécaniste.

Newton postule que ces quatre éléments sont objectivement réels. Berkeley, quant à lui, affirme qu'ils sont tous quatre objectivement irréels. Or, si l'on pouvait déposséder le matérialiste de la matière, de la force physique, de l'espace et du temps, il ne pourrait plus tenir debout.

Vous verrez. En résumé, Berkeley leur retire le tapis sous les pieds, et le matérialisme s'effondre. Du moins, c'est son projet.

Voilà sa stratégie. La difficulté provient de la science mécaniste apparue avec la révolution scientifique. C'est une difficulté que nous avons déjà observée se manifester, sur le plan méthodologique, depuis longtemps, notamment chez Bacon.

Concernant la position philosophique qui en découle, notamment chez Hobbes, Descartes et Spinoza, Leibniz fut l'un de ceux qui la combattirent, niant que la matière, au sens newtonien, soit le réel ultime, la substance fondamentale, le substrat.

Pour Leibniz, les concepts fondamentaux, qu'il nomme monades, sont des unités de force, des unités d'énergie. Il proposait une forme de réalisme, non pas concernant la matière, mais ce que nous appellerions aujourd'hui la physique énergétique. Non pas la physique mécaniste, mais la physique énergétique.

Vous voyez. Berkeley se trouve donc confronté à ce genre de situation. Sa stratégie lui est manifestement inspirée par l'épistémologie de Locke.

Évidemment. C'est pourquoi on considère généralement que l'histoire de l'empirisme britannique va de Locke à Berkeley, puis à David Hill. Sa méthode est donc forcément empiriste.

Avec Locke, il insistera sur le fait que les seules ressources dont nous disposons pour la connaissance naturelle sont les idées qui constituent l'expérience. Des idées simples. Et avec Locke et Descartes, il affirmera que les facultés empiriques que Dieu nous a données sont parfaitement fiables si nous les utilisons à bon escient.

Si nous limitons nos affirmations à ce pour quoi nous avons des preuves, alors Berkeley, si l'on veut, est un partisan de l'évidentialisme. Locke l'est aussi, en quelque sorte.

Mettez vos convictions en balance avec les preuves. La différence entre Berkeley et Locke réside dans le fait que Berkeley estime qu'il n'existe pas de preuves suffisantes de l'existence de la matière, de la force physique, de l'espace absolu et du temps absolu.

Pourquoi pas ? Eh bien, c'est là que nous passons de son projet à une réflexion sur les principes qui sous-tendent son argumentation. Permettez-moi une petite pause. Des commentaires ou des questions concernant le projet ? Ryan.

Cela remonte à un peu plus tôt. Quand vous avez dessiné le X kantien, ou le X avec Kant. Oui.

Et le rationalisme, ou rationalisme continental, alimente d'une certaine manière l'empirisme britannique. Je croyais que le rationalisme se prolongeait dans l'idéalisme allemand. C'est exact.

Et puis l'empirisme s'est poursuivi avec le phénoménalisme. Oui. Vous venez de dire que l'idéalisme relève du phénoménalisme ? D'accord, je vais clarifier.

Nous avons schématisé le développement du rationalisme continental, de Descartes, Spinoza et Leibniz jusqu'à l'époque où Kant, vers 1800, est contraint de prendre en

compte la pensée de David Hume. Il fut, selon ses propres termes, tiré de sa torpeur rationaliste par la lecture de David Hume.

Bacon, Hobbes, Locke, Berkeley, Hume. Or, je viens de dire, ou plutôt vous venez de dire, que ce courant empiriste se poursuit dans le phénoménalisme du XIXe siècle. Oui.

Je fais ici référence à des penseurs comme le philosophe français Auguste Kant et John Stuart Mill, et plus tard au positivisme logique du XXe siècle. Ils s'inscrivent tous dans la continuité de la tradition empiriste britannique.

Or, ô surprise, ce que l'on découvre dans la pensée allemande du XIXe siècle, et française également, c'est le développement d'un idéalisme métaphysique issu du rationalisme continental. Et cela peut paraître un peu déroutant, ce qui est compréhensible, car Berkeley est lui aussi idéaliste, mais il s'inscrit dans la tradition empiriste. Et alors ? On peut être idéaliste tout en appartenant à deux traditions épistémologiques différentes.

On peut être rationaliste et idéaliste. On peut être empiriste et idéaliste. Aucun problème.

Si vous êtes suffisamment ingénieux dans ce que vous en faites. Mais ce qui vous perturbe aussi, c'est qu'il existe deux types de phénoménalisme. Et alors ? On peut avoir un phénoménalisme empirique et un phénoménalisme rationaliste.

Oui. Oui. Maintenant, pour répondre à votre question, comment les rationalistes deviennent-ils idéalistes ? Eh bien, le rationalisme s'intéresse aux ressources intellectuelles, à ce type de rationalisme, aux ressources intellectuelles innées de l'esprit humain, à la connaissance innée, à la connaissance a priori.

On passe du siècle des Lumières au XIXe siècle, et l'accent est mis sur les ressources innées, non pas pour la connaissance, mais pour l'expression créative de soi. Vous voyez ? On aboutit donc à un idéalisme plus proche du romantisme que des Lumières. Vous voyez ? Un idéalisme qui repose sur la reconnaissance des réalités intérieures, des sources d'activité, d'action et de pensée qui résident au cœur de l'esprit humain.

Vous voyez ? Alors que pour Berkeley, en tant qu'empiriste, non, son idéalisme ne met pas l'accent sur les ressources créatrices de l'esprit humain. Il souligne la passivité de l'esprit humain en tant que récepteur de certains types de stimuli sensoriels. Une vision bien différente.

Est-ce que ça vous aide ? Bon, c'est un peu anticipé, mais ne vous laissez pas perturber par le fait qu'on puisse parfois défendre des positions similaires pour des

raisons différentes. En effet, il n'y a pas toujours un seul argument pour une position. Il peut y avoir deux arguments totalement incompatibles, mais pour une même position.

Oui. Prenons le républicanisme comme exemple. Il existe toutes sortes d'arguments incompatibles en faveur d'une telle position.

Cela ne rend pas la position juste ou fausse. Simplement, si l'on part d'un point de départ donné, on peut arriver à la même conclusion. David ? J'allais justement demander : le phénoménalisme est-il la croyance que l'esprit ne peut connaître que des phénomènes, ou que seuls les phénomènes existent et qu'il n'y a pas de réalité ? La position idéaliste de Berkeley est que la matière n'existe pas.

Il n'existe que des esprits, des états mentaux et des idées. Oui. Le phénoménaliste n'est peut-être pas aussi catégorique.

Le phénoméniste dira peut-être : « Tout ce que nous connaissons, ce sont des phénomènes. » Oui. Et c'est plus caractéristique de John Stuart Mill.

Donc, s'il réfute le matérialisme, il aura un argument plus convaincant en faveur du dualisme ? Oui. Voyez-vous, s'il s'avère qu'il n'existe aucune preuve de l'existence de la matière, alors nos sensations doivent provenir d'une autre source. En résumé, il va nous expliquer que, puisque les idées sont des constructions mentales, elles doivent avoir des causes mentales.

La cause doit être semblable à l'effet. Si mon esprit n'est pas la cause de mes idées de sensation, un autre esprit doit en être la cause. Et puisque nous avons tous, pour l'essentiel, les mêmes idées de sensation concernant les mêmes objets, observés du même point de vue et dans les mêmes conditions, il doit exister un esprit suprême qui nous donne toutes ces idées de sensation.

Et il a un argument causal pour l'existence de Dieu. Et Dieu doit faire cela constamment, donc il s'agit forcément de théisme et non de déisme. C'était quoi déjà ? Ah oui, c'est astucieux.

Astucieux. Vous savez, la première difficulté que rencontrent les étudiants pour appréhender Berkeley, notamment en cours d'introduction (101), est d'admettre que l'on puisse nier l'existence de la matière. Vous voyez ? J'aimerais croire que vous avez dépassé ce stade.

J'aimerais croire que vous êtes au-delà de l'idée de dire : « Vous voulez dire que ma main est une illusion ? » Non, Berkeley n'a jamais dit que c'était une illusion. Je crois que c'est le célèbre essayiste Johnson qui, voulant réfuter l'érudit évêque, a donné un coup de pied dans une pierre, s'est éloigné en se tenant l'orteil et a déclaré : «

Cette douleur était bien réelle ! » Vous voyez ? Ce à quoi Berkeley a répondu : « Oui, c'est ce que nous appelons, je cite, "réelle", car c'était une douleur involontaire. Or, il existe aussi des douleurs volontaires, comme vous pouvez l'imaginer, mais c'était une cause parmi d'autres. »

La seule question est : quelle est la cause de la douleur ? Quelle est la cause de cette sensation involontaire de douleur que vous éprouvez ? Il ne s'agit donc pas d'une position absurde, mais d'une position sérieuse et réfléchie. Je ne l'apprécie toujours pas, mais comme vous le savez, les penseurs religieux, non seulement dans la tradition judéo-chrétienne, mais aussi dans les traditions orientales, ont souvent adopté l'idéalisme métaphysique, qu'ils considèrent comme la meilleure façon d'aborder la réalité ultime du divin.

En tant qu'être immatériel. En fait, quand Spinoza affirmait que tout est Dieu et que Dieu est tout, n'auriez-vous pas souhaité qu'il précise que c'était immatériel ? S'il se prétend panthéiste, autant qu'il soit idéaliste. Et peut-être vous a-t-il déçu en se montrant plus matérialiste.

Mais il existe des affinités naturelles entre l'idéalisme métaphysique et le théisme, le panthéisme et les religions de ces traditions. Il y a donc une longue tradition, notamment dans la pensée britannique, d'idéalisme chrétien, en particulier d'inspiration platonicienne. Vous vous souvenez que j'ai mentionné le platonisme de Cambridge du XVII^e siècle.

Et ce genre de choses n'a cessé de se reproduire depuis. Bon, et les principes de Berkeley, sur lesquels repose ce genre d'argumentation ? Des repos ? Eh bien, n'oubliez pas les problèmes qu'il aborde. Il tente d'utiliser l'épistémologie de Locke pour aboutir à des conclusions différentes de celles de Locke.

Son premier réflexe est donc de réfuter la théorie des idées abstraites de John Locke. C'est pourquoi nous prenons soin de bien exposer cette théorie. Elle s'avère cruciale.

s'agit bien sûr de philosophie du langage. Dans l'introduction du texte de Berkeley, l'auteur aborde la question du langage et des idées abstraites, et défend une position nominaliste en opposition à la position conceptualiste de John Locke.

Or, son argument est que le langage est largement galvaudé. Nous avons tendance à penser que tout terme général doit nécessairement correspondre à un objet réel. Nous avons tendance à supposer que tous les noms et les appellations désignent des choses.

Donc, s'il existe des noms communs, ils désignent nécessairement des choses générales. Et s'il n'existe pas d'universaux réels, objectivement réels, que désignent

les noms communs ? Ils désignent des idées générales abstraites. Les idées abstraites des conceptualistes.

Mais Berkeley en est convaincu : c'est une erreur. Le langage peut faire bien d'autres choses que nommer. Tous les mots ne servent pas à nommer.

Le langage n'est pas uniquement référentiel, désignatif ou signifiant. Il existe bien d'autres possibilités linguistiques. Contrairement à ce que pensait Locke, il n'y a pas nécessairement de correspondance univoque entre les mots et les idées.

Les mots n'ont souvent pas de sens fixe. Mais outre leur fonction de désigner des choses, ils peuvent servir à réconforter, encourager, exhorter, blâmer. Autant de choses que nous faisons avec le langage.

À la lecture de ce passage à Berkeley, vous pourriez avoir l'impression d'entendre du Wittgenstein. Du moins, si vous avez déjà étudié le Wittgenstein du XXe siècle. Ou encore la Philosophie du langage ordinaire d'Oxford, comme on l'appelait dans les années 1950 et 1960.

Car il existait alors un groupe de philosophes, dont Wittgenstein était une figure majeure. Ce groupe, à Oxford, Cambridge et ailleurs, appliquait le positivisme des années 1930 et 1940, qui affirmait que tout langage devait avoir une référence, une signification.

Qui a dit qu'on faisait toutes sortes d'autres choses avec le langage ? Wittgenstein les appelait d'autres jeux de langage. Vous voyez, d'autres jeux de langage. Bien sûr.

Nous utilisons le langage pour toutes sortes d'activités sociales. Oui. Il remplit toutes sortes de fonctions.

Berkeley le reconnaît. Il estime donc que nous avons été induits en erreur en supposant que tous les mots doivent nécessairement désigner quelque chose d'extérieur. Par conséquent, les termes généraux doivent être des noms pour des idées générales abstraites.

Non. Et certains des exemples et arguments qu'il avance sont utiles, je trouve. Il dit, par exemple, que selon Locke, nous avons une idée abstraite du mouvement.

Ou une idée abstraite de couleur. Ou une idée abstraite d'étendue. Prenons maintenant la notion d'étendue, car elle renvoie aux qualités primaires.

La taille, la forme, la densité, etc. Ce sont des propriétés qui, combinées, constituent ce que l'on appelle l'extension spatiale, ou l'occupation spatiale.

Extension spatiale. Oui, monsieur. Avez-vous une idée de ce qu'est l'extension spatiale en général ? demande Berkeley.

Non, vous avez une idée de la forme, de la taille et de la surface occupée. Mais l'étendue ? Et la couleur ? Ce sont des qualités secondaires. La couleur.

Avez-vous une idée abstraite de la couleur en général ? Oh non. Vous avez une idée de la nuance de bleu de ma chemise. J'ai pris soin de porter une chemise bleue aujourd'hui.

La nuance de bleu de ma cravate. La nuance de bleu de mes yeux. Et ainsi de suite.

Mais avez-vous une idée du bleu en général ? Non, ce mot est simplement un terme générique pour désigner toutes ces nuances et teintes classées selon certaines méthodes. Oui, monsieur. Il nie donc l'existence d'idées abstraites.

Maintenant, ramenez-le à la maison pour le faire rôtir. Avez-vous une idée de la matière ? Abstraite ? Eh bien, même Locke n'en avait pas. Il disait : « C'est quelque chose que je ne sais pas quoi. »

Ah, voilà qui est révélateur. Non, vous n'avez pas d'idée de la matière. Vous avez l'idée d'une pomme particulière, d'un arbre particulier, d'un rocher particulier, d'une chaise particulière.

Mais cela n'a aucune importance en théorie. Avez-vous une idée abstraite de l'espace ? Non, de certaines relations spatiales, de distances, de surfaces occupées, en particulier, mais pas en théorie. Avez-vous une idée abstraite du temps ? Même problème.

Avez-vous une idée abstraite du pouvoir ? Souvenez-vous, Locke y a consacré une longue section. Oh non, vous avez le terme général de pouvoir, qui désigne certaines forces ressenties, expérimentées, mais pas le pouvoir abstrait. Vous pouvez ressentir la tension dans vos muscles lorsque vous soulevez un poids très lourd.

On ressent la force, la puissance. Mais c'est concret, ce n'est pas une idée abstraite. Il nie donc qu'il s'agisse d'idées abstraites, et il arrive que son discours sur le sujet soit très convaincant.

Quand, par exemple, il dit cela, seuls les autres peuvent dire si ce merveilleux don d'abstraire leurs idées leur est propre. Quant à moi, je constate que je possède le don d'imaginer, de me représenter les idées de choses particulières que j'ai perçues, et de les combiner et de les diviser. Je peux imaginer un homme à deux têtes, ou le buste d'un homme accolé au corps d'un cheval, ou encore une girafe féérique aux ailes de papillon.

Je peux considérer la main, l'œil, le nez, chacun séparément du reste du corps. Mais ils doivent avoir une forme et une couleur particulières . Je ne peux, par aucun effort de pensée, concevoir l'idée abstraite décrite.

Il m'est tout aussi impossible de former l'idée abstraite de mouvement, distincte du corps qui se meut, qu'il soit rapide ou lent, curviligne ou rectiligne, etc. En clair, je reconnais mon incapacité à abstraire au sens où je considère certaines parties ou qualités particulières séparément des autres, etc. Mais je nie pouvoir abstraire ces qualités et formuler une notion générale par abstraction.

Il poursuit en évoquant un philosophe éminent qui pensait que c'était possible, et s'attache ensuite à réfuter précisément les passages qu'il cite. En substance, Berkeley dit : « Vous pouvez le faire, je n'en sais rien. À vous de juger, mais moi, certainement pas. »

Je ne peux pas penser de manière abstraite à des idées générales abstraites. Or, de quel genre d'argument s'agit-il ? C'est un argument empirique. Il reproche à Locke, de toutes les personnes, de ne pas être suffisamment empirique.

Il reproche à Locke son manque d'empirisme sur la question des idées abstraites. Et j'imagine que si Locke veut répondre, si Locke, l'empiriste, veut répondre, la seule réponse possible est une réponse empirique.

Qu'est-ce qui, dans notre expérience de l'utilisation des termes généraux, nous permet de penser aux idées abstraites ? Penser aux idées abstraites... J'ai posé la question ainsi, alors je suppose qu'il est bon de faire une pause et de suggérer comment on pourrait y répondre, comment d'autres y répondent. Il faut considérer les mots non pas comme des noms, mais comme des symboles.

Non pas comme des noms désignant des objets, mais comme des symboles qui composent un langage complet où chaque symbole entretient des relations avec un autre. Ainsi, penser de manière abstraite, c'est penser en termes de langage. Et dans le cadre de ce langage, penser ainsi, c'est penser de façon abstraite par rapport à des objets particuliers .

C'est un principe mathématique. Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés. N'essayez pas de vous le représenter, ce ne sera pas exact.

Vous ne pensez pas à un cas particulier . Vous devez penser dans le langage des mathématiques. Je crois donc que l'idée est de considérer le langage comme un symbole plutôt que comme un dispositif de dénotation.

Le langage est perçu comme un système de symboles servant de véhicule à l'abstraction. Cette conception, bien sûr, a émergé au XIXe siècle et s'est retrouvée dans de nombreux courants de la théorie littéraire.

Très bien, des questions ou des commentaires sur le nominalisme de Böckler ? Comment l'évêque aborde-t-il la justice, les lois et l'éthique dans le cadre du nominalisme ? Je préfère attendre d'avoir ses réponses aux objections avant d'en parler, mais deux points méritent d'être soulignés. Premièrement, il n'a pas écrit de traité d'éthique. Or, vous dites qu'il était évêque.

Or, les évêques ne rédigent pas toujours de traités d'éthique ; ils prêchent. La question est donc peut-être : comment prêchait-il ? Comment conseillait-il ? Comment un nominaliste conçoit-il l'éthique ? Voilà la question, n'est-ce pas ? Eh bien, revenons à Guillaume d'Ockham. Qu'a-t-il fait en matière d'éthique ? Revenons à Thomas Hobbes.

Qu'a-t-il fait en matière d'éthique ? Revenons à Luther, qui était nominaliste. Qu'a-t-il fait en matière d'éthique ? On retrouve une double approche dans toute la tradition nominaliste, et jusque chez certains conceptualistes. Calvin également.

La raison droite et la parole de Dieu. Qu'est-ce que la raison droite ? C'est penser en termes de conséquences. Cela remet en question la synthèse médiévale et son éthique fondée sur la métaphysique, son éthique du droit naturel.

C'est pourquoi l'effondrement de cette synthèse médiévale a engendré l'utilitarisme, l'éthique conséquentialiste. Et la parole de Dieu, oui, le commandement divin. La justice est donc ce que Dieu dit.

Et je suppose, même si je n'ai aucune preuve à Berkeley qui le confirme, qu'il est suffisamment imprégné de la tradition nominaliste. Voyez-vous, qui était très réelle et très influente aux XVIIe et XVIIIe siècles, pour s'inscrire dans cette tradition. Oui, je pense que c'est le cas.

Je me suis arrêté un instant pour me demander si l'idéalisme de Cambridge avait réellement influencé Berkeley. D'après mes lectures, il ne semble pas avoir eu une grande influence. Si influence il y a, elle concernerait davantage les intuitions morales, c'est-à-dire une conscience immédiate d'une vérité morale.

Parce que les platoniciens de Cambridge croient aux idées innées, aux idées morales innées. Mais, vous savez, ces idées morales innées sont tellement étrangères à l'empirisme de Berkeley. Non, je ne vois pas ça chez eux.

Très bien. Passons à la deuxième étape. Et posons -nous la question plus directement : que penser de son argument contre le matérialisme ? Son argument contre le matérialisme.

Il se tourne alors vers la théorie des idées et défend une position désormais connue sous le nom de mentalisme.

L'idée que seuls existent l'esprit et ses idées. Uniquement l'esprit et ses idées. Autrement dit, ce qui se passe dans l' esprit.

Seuls les esprits et leurs idées existent. Ah, et si vous voulez savoir comment il conçoit l'existence de l'esprit, comment sait-il qu'un esprit existe ? Il vous sortirait un tour à la Descartes. « Je ne sais pas pour vous, dirait-il peut-être, mais moi, je pense... »

Par conséquent, j'existe. Donc, au moins un esprit existe. Mais pourquoi seulement les esprits et leurs idées ? Où est son argument ? Quel est son argument relatif à la théorie des idées ? Eh bien, en fait, voyez-vous, son argument est que si les idées sont effectivement la matière première à partir de laquelle la connaissance est composée...

Certes, les idées simples, les idées complexes, liées entre elles par des affirmations ou des négations, voilà la matière dont est constituée la connaissance. Si tel est le cas, et si les idées sont des entités mentales, des événements mentaux, alors si la cause doit être semblable à l'effet, les idées doivent avoir des causes mentales. Ainsi, les idées qui affluent dans mon esprit doivent être causées soit par mon esprit, soit par un ou plusieurs autres esprits.

Telle cause, tel effet. On voit d'emblée qu'il a compris le problème terriblement complexe que Descartes s'était posé avec son dualisme corps-esprit et son interaction causale. Comment des changements corporels peuvent-ils engendrer des changements mentaux ? Comment des stimuli physiques appliqués aux sens, provoquant des processus cérébraux, peuvent-ils induire des changements dans cette âme immatérielle ? Quel est le lien de causalité ? Et à l'époque de Berkeley, personne ne prenait Peniel Glenn au sérieux.

Par ailleurs, un courant s'était développé en Europe, connu sous le nom d'occasionalisme. L'un de ses représentants, le Français Malabroche, était lui-même un idéaliste métaphysique. L'occasionalisme est la thèse selon laquelle il n'existe aucun lien de causalité direct entre l'esprit et le corps.

En réalité, lorsqu'un événement physique se produit, Dieu provoque un état mental correspondant. Et lorsque je décide d'agir, Dieu fait simplement advenir l'action

physique correspondante. C'est une position plutôt séduisante lorsqu'on cherche une explication causale, mais Peniel Glenns ne l'adopte pas.

Et Berkeley semble en être quelque peu influencé, même si sa position est évidemment différente. Mais l'idée que Dieu est l'agent causal... Voyez-vous, ce que les Occasionalistes cherchaient à défendre, c'était une conception calviniste très affirmée.

Voilà ce que nous voulons dire quand nous affirmons que Dieu est tout-puissant : nous voulons dire qu'il détient toute la puissance qui existe, et que personne d'autre ne possède le moindre pouvoir causal. Absolument rien. C'est pourquoi les théories de Peniel Glenn sont inefficaces.

Rien de physique ne possède de pouvoir causal. Voilà la tentative des Occasionalistes d'éviter les implications de la science mécaniste, selon laquelle les pouvoirs causaux naturels expliquent à eux seuls tous les processus de la nature. La matière, cette substance inerte et visqueuse, est dépourvue de pouvoir causal.

Dieu est celui qui détient le pouvoir. Il est toute-puissant. Par analogie, Berkeley affirmera donc que Dieu est la cause.

Mais pour y parvenir, il doit examiner de plus près la théorie des idées de John Locke. Et vous constaterez qu'il développe, je crois, au moins trois arguments dans cette section qui s'étend des pages 247 à 254 de l'anthologie. Trois arguments.

L'une d'elles est que les choses imperceptibles, certaines choses que je ne sais pas exactement, sont inconnues, comme le substrat inconnu de Locke. Ainsi, parler de choses inconnues n'a ni référence ni point de repère. Cela ne renvoie à rien.

Ainsi, lorsqu'on parle de matière, de ce substrat censé posséder des qualités primaires, le langage n'a aucune signification empirique. Si c'est inconnu, c'est inconnu. Et lorsqu'on en parle, on ne se réfère à rien de précis.

Or, il en va de même pour la force, l'espace, le temps et l'argumentation. Le second argument est celui de la causalité : telle cause, tel effet. Mais le troisième argument, un peu plus subtil, se rapporte à la doctrine lockéenne des qualités primaires et secondaires.

Qualités primaires et secondaires. Ce qui dérange Berkeley chez Locke, là où son approche n'est pas suffisamment empirique, c'est que Locke semble parler de qualités primaires et secondaires comme si, dans notre esprit, nous pouvions les dissocier et les concevoir séparément. Comme si l'on pouvait concevoir une qualité primaire sans qualité secondaire, et une qualité secondaire sans qualité primaire.

Or, dans l'expérience concrète, dans le bon sens même – et Berkeley s'appuie toujours sur le bon sens –, je ne perçois jamais de couleur qui ne soit pas spatialement étendue. Même une petite tache bleue a forcément une extension. Et si une extension spatiale devait être perçue, elle aurait forcément une couleur.

Quelque chose qui me permette au moins de le voir. Pas juste une extension vide. Une extension vide ? C'est du vide.

Qu'est-ce que c'est ? Rien. Rien d'empirique. Donc, si l'on ne peut concevoir de qualités primaires sans qualités secondaires, ni de qualités secondaires sans qualités primaires, où cela nous mène-t-il ? Eh bien, Locke a affirmé que les qualités secondaires sont subjectives.

Causées par ce qui les provoque. Locke a souligné que les qualités secondaires peuvent être, dans une certaine mesure, relatives à toutes sortes de conditions d'observation par rapport à l'observateur. Qualités secondaires.

dépend si vous vous êtes lavé les oreilles et de votre acuité auditive. Si vous portez vos lunettes, votre vision sera également meilleure. Personnellement, sans mes lunettes, je n'arrive même pas à lire l'heure sur mon réveil.

Ça ne cesse d'empirer. Un de ces jours, je crois que j'abandonnerai tout simplement. La qualité de ce que vous voyez dépend de l'état de vos organes sensoriels et de toutes sortes d'autres conditions d'observation.

Par conséquent, il affirme que c'est subjectif. Il n'existe aucun équivalent objectif . Mais il en va de même pour les qualités primaires associées à ces qualités secondaires.

Et il désigne du doigt le donjon d'un vieux château à l'horizon. Vous savez, ces grands châteaux normands carrés. Et il demande : « Quelle est sa forme ? » Quelqu'un répond : « Carrée. »

Non, non, regarde, quelle forme vois-tu de cette distance ? Eh bien, ce n'est pas vraiment un carré. C'est plutôt une petite tache ronde. Et puis, quand tu t'approches, quelle forme prend-elle ? Remarque, elle devient.

Eh bien, elle devient immense, carrée. Elle remplit tout l'horizon. De toute évidence, les qualités primaires, comme les qualités secondaires, sont relatives et donc subjectives.

Si les qualités primaires et secondaires sont relatives et subjectives, que reste -t-il de la matière objectivement réelle, indépendante de son existence ? Empiriquement,

rien. Il n'existe aucune preuve empirique de l'existence de la matière en tant que substrat objectivement réel. Cela dit, je ne dis pas que je ne vois pas de château.

Bien sûr, je vois un château. Cela ne veut pas dire que je ne vois rien du réveil. Évidemment que j'en vois quelque chose.

C'est la lecture qui me pose problème. Non, la question n'est pas de savoir si nous avons les expériences que nous avons. Aucun empiriste ne nierait que nous ayons des expériences de ce genre.

La question est de savoir si ce que nous percevons possède un substrat matériel existant indépendamment. Or, selon Berkeley, il n'existe pas la moindre preuve empirique à ce sujet. Par conséquent, concernant la théorie des idées, sa conclusion est le mentalisme : seuls existent les esprits et les idées.

On pourrait le qualifier de phénoménalisme appliqué aux objets physiques. Ce qui le distingue du phénoménalisme pur, c'est qu'il affirme la réalité de l'esprit et la réalité de Dieu. Or, si Dieu et l'esprit sont réels, alors il n'est pas entièrement phénoménaliste.

Il est phénoménaliste uniquement en ce qui concerne les objets physiques. C'est donc une forme de phénoménalisme moins poussée que celle que John Stuart Mill nous propose. D'accord, des questions, des commentaires ? Je pense que nous en resterons là.

J'ai constaté que cette horloge a environ cinq minutes de retard. Nous reprendrons la prochaine fois avec son troisième principe fondamental, son théisme et les réponses aux objections. Nous devrions donc avoir terminé avec Berkeley la prochaine fois, et je crois que vous devrez également me rendre vos notes sur Berkeley à ce moment-là.